

SÉBASTIEN MAITRE

Et si nous étions partis

roman



roman

Sébastien Maitre

Et si nous étions partis

© Sébastien Maitre, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4683-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre Un

Après un hiver rigoureux, froid et exceptionnellement neigeux, le brouhaha de la vallée s'invitait à nouveau sur les hauteurs d'Annecy. Sous l'effet d'un doux soleil printanier, la nature se réveillait d'un long sommeil et retrouvait peu à peu ses couleurs. Les piailllements des oisillons quittant prudemment leurs cocons d'hiver résonnaient de la forêt voisine. Dans les pâturages, de petites touffes de vert foncé s'entrecroisaient avec les dernières plaques grisâtres d'une neige tombée il y a plus de trois semaines. Les insectes butinaient les bourgeons et jeunes fleurs à peine ouvertes. Après de longues journées froides et humides, la vie reprenait naturellement son cours, rythmée par une nature en pleine éclosion.

Derrière une large haie de conifères, Snow, jeune chienne au pelage noir et feu, issue du croisement d'un berger et d'un beauceron, s'en donnait à cœur joie. Dans le vaste jardin de ses maîtres, elle gambadait et virevoltait, pourchassant les premières abeilles. Elle reniflait les tâches de neige éparses, grattait avec ses pattes trop courtes pour son grand corps la terre à peine dégelée en surface et s'y roulait avec un plaisir manifeste. Postée derrière l'une des larges fenêtres de la cuisine, Claire ne voyait pas ces bains de boue du même œil. Afférée en cuisine, elle savait qu'elle ne pourrait pas compter sur son fils Théo, la vingtaine nonchalante, pour laver et brosser l'intrépide animal. Et encore moins sur son mari, Andrew, l'esprit constamment accaparé par ses soucis professionnels du moment. Elle s'essuya les mains sur son tablier tacheté de farine et de graisse avant d'ouvrir la fenêtre.

— Snow, arrête ! Tu n'as pas intérêt à rentrer comme ça ! cria-t-elle à sa chienne qui releva le museau trois secondes avant de reprendre ses boueuses investigations.

Derrière elle, Théo la regardait, dubitatif, un brin moqueur. Les cheveux en bataille et les yeux creusés par une courte nuit, il lança à sa mère.

— Maman, quand est-ce que tu vas enfin comprendre que Snow est un chien, pas un gosse. Ça fait deux cent fois que je te le dis : au pied, assis, couché et NON ! C'est à peu près tout ce qu'elle comprend.

Habituée aux remarques taquines de son fils, Claire lui tira la langue en guise de réponse. De son côté, Snow poursuivait allégrement ses frasques extérieures, la truffe enfoncée dans une taupinière. La chienne s'était mise à gratter et renifler à pleins poumons l'étroite galerie mise à jour, puis gratter de plus belle, rajoutant une couche de terre humide supplémentaire sur son beau pelage.

Heureuse, au fond, de voir Snow retrouver son terrain de jeu préféré, Claire reprit la préparation de son gratin. Elle disposa méticuleusement les rondelles de

pomme de terre dans le plat en terre cuite ébréché à de multiples endroits, intercala les différentes couches avec quelques cuillères de crème achetée à la ferme voisine, sala, poivra et déposa sur le dessus, d'épaisses tranches d'Abondance. Alors qu'elle était en train d'étaler un peu de crème pour la dernière touche maison de son plat, un bruit assourdissant la fit sursauter, envoyant à la volée la cuillère de crème quasi pleine. Elle se précipita au bas des escaliers et lança en direction de l'étage :

— Everything's ok, sweetheart ?

Pas de réponse. Son mari Andrew était enfermé depuis la première heure dans son bureau. Elle l'entendait pester contre un carton dont le fond avait, à priori, lâché. Claire n'insista pas et, lasse, retourna en cuisine nettoyer sol, mur et plan de travail arrosés de crème.

L'inspection du jardin terminée, Snow surgit tel un fauve enragé dans le salon, maculant le tapis de magnifiques traces de terre. En cuisine, après l'opération réussie du démoulage du saucisson de thon, Claire se détendit quelque peu et tança son fils chez qui elle devinait une jolie gueule de bois. Renfrogné, ce dernier sortit nonchalamment les couverts du lave-vaisselle. Chaque geste semblait lui demander un effort surhumain.

— Alors mon chat, c'était bien ta soirée ? demanda Claire.

— Mouais – maugréa-t-il.

La veille au soir, il avait fêté son vingtième anniversaire avec ses amis jusqu'au petit matin et malgré toute sa bonne volonté, la perspective d'aider sa mère à installer son bureau à l'étage ne l'enchantait guère. Sans compter le déjeuner de famille à préparer. Réveil brutal.

— On est combien à midi, demanda-t-il d'une voix rauque.

— Il y a tonton Nono, tes grands-parents et nous. En tout, six, compta Claire avant de le stopper net dans son action. Ne mets pas ces assiettes, voyons ! C'est ton anniversaire quand même !

Dans un soupir, le jeune homme s'arrêta net. Peu lui importait le type de vaisselle, ce qu'il désirait, c'était en finir au plus vite avec ces tâches « ménagères » trop matinales à son goût. Devant la mine déconfite de sa mère et la certitude qu'il perdrait son temps à argumenter, il céda.

Le gratin enfourné et l'entrée mise au frais, Claire s'assit en terrasse pour boire un café. Elle contempla ce paysage qu'elle aimait tant, son petit jardin, bucolique et riant ; en contrebas, le lac et ses rives bordées de cygnes et de bateaux amarrés le long des quais de Talloires, Menthon Saint-Bernard, Veyrier-du-Lac... et, au loin, majestueuses et imposantes, les montagnes aux sommets encore enneigés. Un panorama dont elle ne se lassait pas, indispensable à son bonheur. Le ciel était d'un beau bleu turquoise, la bise était tombée. Un tableau

idyllique pour cette première journée de printemps en famille.

— On mange dehors ? proposa-t-elle alors à Théo.

— M'man, ça caille !

— Allez, ne fais pas ta chochette, tu sortiras les plaids et les parasols chauffants.

— Putain, m'man ! Et le réchauffement climatique ? !

— Oh, mais quel râleur tu fais ce matin !

— Je ne râle pas, je te rappelle tes leçons d'écologiste convaincue que tu nous donnes régulièrement. À moins que cela ne soit juste pour te donner bonne conscience... ? la taquina-t-il en sortant de la cuisine.

Dans le salon, il ouvrit avec fracas toutes les portes du grand meuble en sapin patiné par le temps. Dans son dos, Claire lui cria :

— Les nappes sont dans le dressing, à droite !

Le jeune homme soupira et traîna les pieds jusque dans la chambre de ses parents au fond du couloir. À la lueur des appliques murales, les motifs du papier peint semblaient s'animer et donner vie à toute une flore venue d'ailleurs. Il sourit au souvenir de ce chantier de tapissage animé par sa mère lors des dernières vacances. Improvisé apprenti bricoleur le temps de trois journées intenses, il lui avait prêté main forte sans grande conviction. Mais avec le recul, il gardait en mémoire de franches parties de rigolades, l'acquisition d'un savoir-faire dont il ne se serait pas cru capable et la satisfaction d'avoir "bâti" quelque chose de ses propres mains. Certes, tous deux n'avaient pas évité les erreurs de débutants : lés légèrement de travers, cloques et bulles à gogo, liaisons approximatives... Mais le résultat final était plutôt pas mal.

Théo trouva sans mal les nappes impeccablement rangées au fond du dressing. D'un air indécis, il détailla la haute pile multicolore, la souleva d'une main et, au hasard, tira de l'autre une jolie nappe blanche brodée, embarquant avec elle, une pochette en carton dont le contenu se répandit sur le sol. Le jeune homme se baissa et découvrit un joyeux méli-mélo de photos et d'anciennes cartes peintes à la main liés par un vieil élastique qui lui claqua entre les doigts. Surpris par la délicatesse des dessins, il les détailla, une à une. Le trait était sûr, les couleurs aquarelles étaient douces et chatoyantes et les tableaux représentant des paysages lointains, étaient empreints de poésie. L'artiste possédait sans conteste un véritable talent. Aucune signature, nulle trace ou indice sur son nom. Au verso, toujours la même écriture et le même expéditeur : Myr. Toutes ces cartes avaient été postées à la même époque, en décembre.

Absorbé par sa lecture, Théo mit de longues minutes avant de les reposer. Qui était cette Myr qui, chaque fin d'année, envoyait des cartes postales à son oncle Nono ? Et pourquoi ces cartes ont atterri dans l'armoire de ses parents ? Il quitta

la pièce avant de faire demi-tour : il avait oublié la nappe.

Devant l'évier, Claire était en train de laver la salade tout en se dandinant sur "1987" de Calogero.

— Ah enfin te voilà ! J'ai cru que tu avais décidé de coudre les nappes toi-même, plaisanta-t-elle. Dis, peux-tu aller voir ton père pour le vin, s'il-te-plait ?

— C'est quoi ça ? demanda Théo.

Surprise, Claire se retourna et s'approcha de son fils.

— Oh, les cartes de Tatie Myr ! Je les avais carrément oubliées.

— Qui ça ! ?

— Myr, la sœur de ta grand-mère Mamimomo et de tonton Noël.

— Sérieux ? Ils ont une sœur ! ?

— Oui, on l'appelait la tante d'Équateur.

— On a de la famille là-bas ? C'est cool ça !

— Ne t'emballe pas ! Tu sais, on ne peut pas dire que c'est la famille, je ne l'ai jamais vue ! Elle envoyait juste une carte pour l'anniversaire de tonton, chaque année. J'ai toujours entendu dire qu'elle était partie en Allemagne retrouver un homme et qu'après ils s'étaient installés en Équateur. Une histoire comme ça.

— Et pourquoi c'est toi qui les as ?

— C'est Noël qui me les a offertes quand j'étais petite. Je les trouvais magnifiques. Il me les a données pour que je les accroche dans ma chambre.

— C'est fou ça ! Et qu'est-ce qu'elle fait maintenant ?

— Je ne sais pas, Théo.

— Elle est toujours vivante ?

— Je ne sais pas, je te dis ! Tu demanderas à Nono. Mais s'il-te-plait, vas voir ton père. Les autres ne vont pas tarder.

Chapitre Deux

Le 25 décembre prochain, Noël allait fêter ses soixante-dix printemps.

Assis devant un dernier bol de café, prêt à se rendre aux vingt ans de son petit neveu Théo, il repensait à ses jeunes années, à ses 20 ans à lui, lorsque, à peine majeur, il avait quitté le domicile de ses parents.

*

Bourlingueur dans l'âme, Noël que tout le monde appelait Nono, s'était présenté de bon matin au port de Marseille, avec, pour tout bagage, son fidèle sac polochon usé jusqu'à la corde. En ce mois de janvier 1973, le temps était froid et humide. Glacial même, aux abords des docks exposés au vent. Pourtant, Nono n'avait pas froid, réchauffé par l'ambiance survoltée de l'activité portuaire. Les flots incessants de passagers à la recherche de leur embarcadère, les cris rauques et puissants des ouvriers afférés aux transferts de marchandises, les grutiers, grimpeurs, arrimeurs, chefs de quai ou encore les chalutiers déversant poissons et coquillages pêchés au large, tout ce petit monde se croisait dans un ballet incessant de manœuvres bien huilées. Nono observait avec curiosité ces scènes de vie effervescentes et gaillardes. Loin d'être gêné par les effluves poissonneuses et huileuses des lieux, il humait l'air à plein poumons, gravant en lui le souvenir de ce moment insolite et nouveau. Devant lui, une coque noire et monumentale égayée par de nombreux hublots circulaires et de lourds canots de sauvetage. Fières et puissantes, les hautes cheminées crachaient leur fumée grise dans le ciel bleu de cette belle journée d'hiver. Comme une évidence, Nono savait qu'il serait à bord de l'imposant bateau de marchandise pour son voyage aller. Après quelques pourparlers, il avait réussi à se faire engager en tant qu'homme à tout faire sur le Columbus II.

La traversée fut agitée. Le mal de mer n'avait pas mis longtemps à se déclarer. Vomissements, vertiges, maux de tête et une indicible fatigue s'abattirent sur Nono en un temps éclair. Mais l'heure n'était pas aux plaintes. L'équipage avait besoin de lui pour surmonter la tempête qui faisait rage. Chancelant, il se rendit sur le pont et découvrit le terrifiant spectacle. Soumis aux éléments déchaînés, les matelots s'activaient, bravaient la houle et les violentes bourrasques, s'agrippant aux cordes, chaînes ou autres cabestans. Il se joignit à un petit groupe qui tentait de rééquilibrer une embarcation de sauvetage dont l'un des bossoirs s'était brisé sous la force du vent. Nono luttait contre une nature toute puissante et des douleurs qui l'obligeaient à évacuer régulièrement ce qui lui

restait dans le ventre. À bout de force, il se recroquevilla contre un rouleau de corde de chanvre et attendit que les nausées s'apaisent. Trempé jusqu'aux os, les yeux et la gorge brûlés par l'eau salée, il se releva avec peine pour rejoindre ses nouveaux compagnons de bord. La mer était démontée. Comme lui, plusieurs gars, pourtant habitués au large, s'interrompaient pour vomir, accoudés au bastingage. Dans la nuit noire, le bateau se démenait et fendait les flots, insubmersible vaisseau amiral. Pendant des heures, d'impressionnants murs d'eau succédèrent à des creux de plus de six mètres. Le soulagement de franchir chaque déferlante était irrémédiablement effacé par l'angoisse de la chute vertigineuse qui s'en suivait. Tenir malgré le mal et la peur. Tenir.

Au petit matin, le calme était revenu. Sur une mer d'huile, le navire voguait à faible allure. La vie avait repris son rythme normal comme si la tempête nocturne n'avait été qu'un mauvais rêve. Affairés à leurs tâches, les matelots riaient, pestaient ou criaient leurs ordres. Ragaillardi, Noël était partout là où l'on avait besoin de lui, du pont aux machines en passant par les cuisines. Au bout de quelques jours, une vive agitation se manifesta soudain. Certains membres de l'équipage fixaient et pointaient du doigt l'horizon. Entre mer et ciel, les terres algériennes dévoilaient leurs courbes. Du pont supérieur, Noël contemplait les silhouettes claires et dentelées des habitations de la capitale. Tout en s'approchant du port, le paquebot ralentit son allure. Sous un froid soleil d'hiver, Alger la blanche se dressait, majestueuse, face à la grande bleue. Nono était fasciné et heureux d'avoir atteint sa destination sans encombre, première étape d'un long et périlleux voyage.

Après avoir déchargé le navire, il encaissa son salaire puis se mit en quête d'un nouveau moyen de transport. Il voulait traverser l'Afrique, jusqu'au Cap. Pas de plan de route, pas de calendrier à respecter, pas d'argent, il croyait en sa bonne étoile. Durant son voyage, il avait découvert des paysages dont il ne soupçonnait même pas l'existence. Des décors arides et secs, désertiques parfois, entrecoupés de sommets montagneux ou de forêts tropicales profondes et humides, peuplées d'une faune parfois hostile. Il traversa des villages isolés mais accueillants où on lui offrit le gîte et le couvert, contre quelques menus travaux. Il s'était émerveillé devant le kaléidoscope de couleurs qu'offrait l'Afrique. Tissus vifs et acidulés des femmes joyeuses et riantes, terre ocre et flamboyante, vert fluorescent des champs de thé... Il voyagea pendant des mois. À pied, à vélo, à dos d'âne, de chameau, en bus, jusqu'à Brazzaville. Là, passée la douane, il embarqua sur une barge qui devait traverser le fleuve Zaïre pour gagner Kinshasa. Son billet en poche, juché sur des sacs remplis de tissus, Nono ne perdait pas une miette du spectacle qui se jouait sur ce quai, différent de ceux de Marseille. Dans une

frénésie désorganisée, les gens criaient, couraient, s'invectivaient. De jeunes enfants se faufilaient sur la passerelle au milieu des caisses de poissons séchés dissimulées sous des nuages de mouches. Toutes sortes de marchandises étaient hissées à bord : des animaux, des légumes, du charbon, du bois, des habits, des boissons, de l'acier... Certains profitaient même des fauteuils bringuebalants des handicapés, dont le seul privilège était de ne pas être fouillés par les douaniers, pour y entasser des montagnes de sacs emballés de plastique noir. Assis au sommet, l'heureux élu s'accrochait tant bien que mal à la mystérieuse cargaison pour éviter de basculer dans l'eau marronnasse, souillée par l'huile des moteurs. Le client payait, bien évidemment, la traversée et une prime basée sur le nombre de sacs. À cela s'ajoutait le petit dédommagement qu'offraient les Services de Renseignements congolais pour savoir qui ramenait quoi dans le pays. Ainsi dans l'affaire, tout le monde s'y retrouvait. Principe élémentaire du business en Afrique.

Une fois chargée, la lourde barge avait glissé sur l'eau pour un saut de puce. Trois kilomètres séparaient les deux capitales. La fureur citadine ne se résuma bientôt plus qu'à un lointain brouhaha. Sur le tumultueux cours d'eau, l'embarcation voguait à faible allure, propulsée par un vieux moteur toussotant à intervalles réguliers et recrachant une fumée noire et épaisse. Le murmure s'était éteint et le silence s'était établi. Personne ne parlait plus, comme pour profiter d'un calme inhabituel. Une brise légère se leva, séchant instantanément la sueur qui ruisselait sur le front de Nono. Il ferma les yeux. Sa chemise en lin se colla à sa peau. Respirant à pleins poumons cet air venu du Sud, loin du bruit et de la poussière, il savourait enfin le calme en rêvant d'une douche rafraîchissante.

Ce repos fut de courte durée. L'atmosphère s'était très vite chargée d'électricité. Au loin, de gros nuages gris s'étaient formés en amont du fleuve et viraient en un temps record au noir. Pourtant sur les deux rives opposées, le soleil frappait encore de ses puissants rayons. Sur le bateau personne ne prêta attention au déluge qui s'annonçait. Nono fut cueilli par la magie de l'instant. À présent, le ciel se parait de teintes bleues, grises, noires, blanches, jaunes et roses.

L'aventurier passa la fin de la traversée, hypnotisé par l'orage qui tournoyait au loin à une vitesse vertigineuse. Les lourds nuages déversaient leurs trombes d'eau sur les forêts et les champs vallonnés qui bordaient la rive, épargnant miraculeusement le bateau jusqu'à son arrivée au Beach, le port de Kinshasa.

Sous l'effet du soleil de plomb revenu, le sol détrempé par l'orage passé libéra des effluves inconnus. Nono, enivré par toutes ces essences qui s'échappaient des jardins tropicaux, marchait sur le boulevard au rythme des rumbas congolaises. À l'ombre d'arbres centenaires, de grosses voitures avec leurs chauffeurs "en